

Quand le malheur frappe

Job : en-quête du Dieu juste

La souffrance pédagogique (Job 36, 1 – 25)

AVERTISSEMENT PRATIQUE

Si vous utilisez la version électronique de cette étude, n’oubliez pas de cliquer sur les termes en surbrillance. Ce geste vous renvoie, soit au **glossaire**, soit à des **compléments pédagogiques**. N’oubliez pas de déposer sur le site vos remarques, vos questions et vos réponses. Bonne lecture et belle découverte.

Pour entrer dans le texte

A. Le texte dans son contexte

Après trois rounds de discussions constituées d’allers retours entre Job et ses amis, Job prononce un discours fleuve qui reprend plusieurs thèmes connus ; il y ajoute un éloge de la **sagesse** inaccessible et se livre à une longue apologie où il proteste une nouvelle fois de son innocence (chapitres 26–31). Il en appelle à Dieu et le somme de lui répondre. Un long silence s’établit. Il est rompu par l’arrivée inopinée d’Elihou. Notons que Job ne parlera plus sinon pour s’excuser deux fois devant Dieu d’avoir parlé inconsidérément. Elihou prononce quatre discours où il reprend les principales récriminations de Job, à savoir la question de la justice de Dieu, le reproche d’hostilité adressé à Dieu et le problème de son silence. Si Elihou enjoint Job de l’écouter, s’il le questionne, il ne semble pas lui laisser l’occasion de lui répondre, quand encore il ne lui impose pas de se taire (33,31–33).

La forme et la structure du quatrième discours sont claires. Le discours est composé de deux parties sensiblement d’égale longueur : les versets 2 à 25 du chapitre 36 développent le thème de la justice de Dieu. A partir du verset 26 jusqu’au verset 24 du chapitre 37, Elihou décrit le projet et l’instruction de Dieu au travers de la nature et de ses saisons ; c’est une louange au Dieu Seigneur des saisons. Le genre du discours est un mélange d’instruction, de sagesse et d’avertissement.

B. Une option fondamentale

Le livre de Job présente plusieurs idées qui se contredisent. Cela oblige le lecteur à une évaluation personnelle. Cette étude se propose de commenter le texte à partir du point de vue du personnage qui parle, pour apprécier ses arguments. La théologie des amis de Job et

d'Elihou est peut-être moins simpliste qu'on ne le dit habituellement. On peut cependant à bon droit leur reprocher de développer une théologie qui récuse la plainte et qui prétend lui imposer le silence. Job est sommé de se taire par ses interlocuteurs. La plainte – celle de Job notamment – honore Dieu en ce qu'elle discerne au cœur du monde une réalité totalement incompatible avec Dieu et qui, pourtant, subsiste : le mal, dans sa radicalité que Job expérimente dans tout son être.

C. Présentation du personnage d'Elihou

Le début des quatre discours d'Elihou, au chapitre 32, nous explique la survenue de ce nouveau personnage que rien n'annonçait. Elihou intervient alors que les amis de Job sont au bout de leurs arguments et il est présenté comme un homme en colère – et en colère contre tout le monde. Tout ce qu'il a entendu lui paraît scandaleux. Sa colère est dirigée contre Job, mais aussi contre les amis.

Si critiquer Dieu lui paraît criminel, ne pas savoir défendre l'honneur de Dieu l'est tout autant. Selon Elihou, Job est un orgueilleux dans la mesure où il se rend justice à lui-même ; mais le silence des amis revient à dire que Job reste seul maître du terrain de cette joute verbale. La discussion est arrivée à une impasse. Si les amis sont réduits au silence, lui, Elihou, du moins, ne se laissera pas intimider : il a de meilleures raisons à alléguer ; il est plein de pensées qui fermentent et s'agitent dans son esprit – il ressemble à du vin nouveau qu'on a imprudemment enfermé dans des outres sans lui donner d'air et qui les fait éclater (32,19). Il explose avec toute la fougue de sa jeunesse ; il serait intervenu plus tôt, n'était le respect dû aux anciens, pierre angulaire des sociétés traditionnelles. Présent depuis le début, Elihou a tout entendu, mais dans les coulisses. Il est indigné contre Job de ce qu'il n'a pu se justifier qu'en accusant Dieu et contre les amis de ce qu'ils n'ont su justifier Dieu qu'en accusant Job. Dieu semble donc avoir besoin d'un avocat et Elihou se commet d'office. Dans une procédure légale, lorsqu'une des parties ne prend plus la parole, on peut considérer qu'elle a perdu sa cause.

Elihou peut se réclamer d'un lignage impressionnant, par rapport aux autres protagonistes du drame. Le nom Elihou signifie « il est Dieu », « c'est Dieu », et ce nom est courant en **hébreu**. C'est le seul protagoniste du livre qui porte un nom hébreu. De part son nom, Elihou se présente comme inspiré par Dieu. Sa critique va s'exercer tout azimut et contester durement l'expérience de Job et le savoir des amis.

D. Pourquoi une telle aversion à l'encontre d'Elihou ?

Généralement, dans les commentaires, Elihou est taxé de présomption parce qu'il affirme tout comprendre mieux que tout le monde ; il reprend les divers protagonistes du drame et attire ainsi sur lui le ressentiment de générations de lecteurs et d'interprètes du livre de Job. On fait d'Elihou soit le représentant de la révolte classique de la jeunesse contre toute forme d'autorité consacrée par l'expérience, l'âge et la tradition ; soit et à l'inverse on voit en lui le représentant d'une pensée conformiste qui n'a finalement rien de très nouveau à dire. On cherche au mieux à excuser son insolence et sa suffisance en portant à son crédit une

authentique soif de vérité qui l'anime. Il est un bouffon, un blanc-bec insolent doublé d'un inquisiteur qui juge implacablement un homme à terre. Ne laisse-t-on pas entendre qu'Elihou se met à la place de Dieu ? Viennent ensuite les critiques sur le style des propos de ce jeune rhéteur considéré comme lourd, ampoulé...

Cette étude propose une autre vision du personnage d'Elihou. Pourquoi ne pas voir en lui un jeune homme plein de vitalité, adressant à ses interlocuteurs un appel pressant et sincère au cœur et à l'esprit ? Elihou ne veut pas à toute force condamner Job, mais il s'engage à interpréter à nouveaux frais sa souffrance. Selon lui, la souffrance fait partie de ces moyens par lesquels Dieu entre en communication avec l'homme. Les quatre discours d'Elihou sont le développement de deux grandes pensées : pour Elihou, Dieu n'est pas **qu'une froide balance** sur l'un des plateaux de laquelle serait écrit : péché, sur l'autre : malheur. La théorie des amis n'admet d'autre règle pour la répartition des douleurs humaines que la quantité des fautes de chacun. Pour Elihou, il y a des douleurs qui, sans être la rétribution des péchés de chacun, sont propres à purifier l'homme des germes de péché renfermés dans son cœur et à le préserver des chutes auxquelles il pourrait être exposé. Tout ceci au risque d'arriver à une nouvelle forme de légitimation de la souffrance.

La seconde pensée : l'homme ne comprend pas Dieu qui se montre trop grand et trop sage dans toute la nature pour que sa créature puisse se permettre de douter de sa perfection et de sa justice. Dieu n'est pas un simple gouverneur tenté d'abuser d'un pouvoir momentané. C'est le souverain ; on peut et on doit compter sur sa justice.

La théorie de l'exacte rétribution du péché par la souffrance est réfutée sans retour pour faire place à une pédagogie de la souffrance dans le cadre d'une souveraineté incontestable de Dieu sur le temps et l'histoire.

E. Statut des discours d'Elihou

Job n'a pas à sa disposition une autre théologie que celle de ses amis pour parer les coups dont ceux-ci le transpercent. Elihou introduit des éléments nouveaux dans le drame qui se joue autour de la souffrance de l'innocent et de la justice de Dieu.

Du fait qu'Elihou n'est pas mentionné ni dans le prologue, ni dans l'épilogue ; du fait qu'il est le seul à avoir un nom **hébreu** et du fait que de nombreux **aramaïsmes**, on considère généralement que ces discours sont un rajout à la trame littéraire d'origine du livre. Il convient de garder à l'esprit que l'on est dans **une fiction littéraire** dans laquelle on développe un débat théologique tout à fait légitime, débat qui s'enrichit au fur et à mesure de la transmission du livre.

Toutefois, l'hypothèse de cette étude est que, bien loin d'être une pièce rapportée dans l'ensemble du livre de Job, ce morceau en est un membre indispensable. Les discours ont un effet retardateur à la fin des interventions de Job, dans l'attente de la réponse de Dieu. Plus encore, ces discours préparent l'intervention de Dieu : Elihou déplace le problème de Job, il ne s'attarde pas à le convaincre de sa culpabilité, mais il le conduit à prendre conscience de la grandeur d'un Dieu qui le dépasse. Plusieurs commentateurs évoquent l'orgueil de Job,

son **hubris** (pour retranscrire cette notion grecque). Pour les uns, Job n'est orgueilleux que dans le regard d'Elihou et des amis. Pour les autres, Job a bien cédé à l'orgueil, qui est la faute subtile des gens vertueux et de la bonne conscience. Tout dépend de la définition donnée à l'orgueil. Job souffrant s'interroge sur la justice divine, même s'il le fait de manière humaine et maladroite. Il en appelle sans cesse à Dieu. En tout état de cause, Job demande des comptes à Dieu. Certes Job reste obsédé de Dieu, mais il souffre d'une hypertrophie de son égo et ce n'est que progressivement qu'il va être conduit à mettre son moi entre parenthèses. N'est-il pas légitime de penser que Job, dans son épreuve, oublie ses limites et qu'il cède à la démesure ? Sa rencontre avec Dieu sera une expérience de démaîtrise. Toute l'expérience de Job n'est pas le résultat de l'hostilité divine, selon Elihou, mais elle exprime la volonté de Dieu d'éduquer Job et de le décentrer de soi. Job se met, à cause de sa souffrance même, au centre de tout. Sa souffrance le conduit à cette illusion, à cette erreur de perspective où il rapporte tout à soi en termes d'utilité et de mérite.

F. Plan du texte étudié (chapitre 36)

Le texte se divise en six strophes, précédées d'une ouverture au verset 1.

Versets 2 – 4 :	un appel à l'écoute
5 – 6 :	le pouvoir de Dieu n'outrepasse pas sa justice
7 – 12 :	la souffrance pédagogique
13 – 15 :	le contraste entre l'impie et l'opprimé
16 – 21 :	Elihou s'adresse directement à Job
22 – 25 :	un appel à la louange du Créateur enseignant

2. Pour éclairer la lecture

A. Ouverture (verset 1)

Elihou continue sur sa lancée et ne reprend pas la parole, comme dans les précédents discours ; il n'invite pas Job à réagir et il a terminé sa réfutation des attaques que ce dernier a lancées au cours des dialogues. Elihou va maintenant apporter sa contribution personnelle au débat.

B. Un appel à l'écoute (versets 2 – 4)

Ces versets constituent le préambule du discours : Elihou veut prendre les choses de plus haut et remonter aux principes, afin de mieux démontrer son point de vue. Elihou se rend compte qu'il s'est montré prolix et que Job doit faire preuve de patience pour continuer à l'écouter. La science d'Elihou est semblable à ces objets de valeur qui viennent des régions lointaines et exotiques (pensons aux richesses de Salomon, cf. 1 Rois 10). Elihou témoigne de son intégrité et de sa compétence plus que d'une prétention à une connaissance totale et parfaite de Dieu. Tout au plus peut-on lui reprocher une tendance à se placer au-dessus de la mêlée dans une posture qui ne laisse que peu de place à l'empathie.

C. Le pouvoir de Dieu n'outrepasse pas son sens de la justice (versets 5-6)

Dieu se sert des afflictions pour instruire les hommes. Elihou développe son argument central qui est de voir dans les souffrances de l'opprimé un puissant moyen d'éducation. Il opère une distinction subtile entre les méchants qui sont insensibles aux avertissements de Dieu et les opprimés, c'est-à-dire les justes qui ont failli. L'humanité ne se répartit pas simplement entre deux sortes de gens, les méchants et les bons ; il y a aussi les gens de bien qui tombent dans le mal et qui ont besoin d'être sauvés de leur misère. C'est l'expression d'une pensée théologique qui se raffine et qui ne pense plus simplement en noir et blanc, La **grandeur de Dieu** ne tient pas uniquement à sa puissance, mais à la force de son cœur. Sa puissance n'implique pas le mépris de celui qui est sans pouvoir.

D. La souffrance pédagogique (versets 7 – 12)

Tandis que les amis ont affirmé sans nuance que la souffrance était la punition du péché, Elihou insiste sur le caractère disciplinaire et éducatif de l'affliction. A quoi Elihou fait-il allusion en mentionnant **les rois sur le trône** ? Cela fait-il référence aux justes qui ont accédé à des postes importants ? « Elihou compare tacitement Job aux rois de ce monde qui s'exaltent de l'illusion de siéger sur leur trône pour toujours. » (S. Terrien) Le juste peut succomber à la tentation de l'orgueil en se croyant pour toujours en règle avec Dieu. Elihou poursuit et montre comment la vie des puissants peut chanceler en un instant. Le roi peut se retrouver chargé d'entraves et emmené captif. Les liens évoquent les afflictions ou l'emprise de la mort. L'arrogance et le péché spécifique aux rois et aux princes. Le juste peut se mettre en scène comme un homme fort, au-dessus du sort dévolu aux autres créatures. Le verbe hébreu rendu par **jouer au héros** vient d'une racine signifiant être viril. Elihou comprend la souffrance comme un avertissement destiné à faire connaître au juste le fond de son propre cœur. Elihou voit aussi les rêves et les maladies comme un moyen dont Dieu use pour instruire les êtres humains (cf. 33,14–28). Dieu ouvre les oreilles, il permet aux consciences plus ou moins endormies de revenir, c'est-à-dire de se convertir. Il est vrai que dans le livre de Job, le sens de ce verbe est plutôt de se détourner de la pratique de l'iniquité. Elihou considère Dieu comme celui qui dispense l'instruction qui, selon la tradition de la sagesse, peut être à la fois un discours et une punition physique.

Pour Elihou, Job n'est pas un pécheur notoire, mais un juste qui a besoin de discipline. Maintenant tout dépend de la manière dont il va profiter de la dispensation de Dieu : s'il renonce à son orgueil, s'il écoute et obéit, s'ouvrira à lui une longue vie dans les délices ; s'il n'écoute pas, il va au-devant du désastre. Elihou n'a pas abandonné la théologie de la rétribution, même s'il la décline d'une autre manière que les amis.

E. Le contraste entre l'impie et l'opprimé (versets 13 – 15)

Les impies s'irritent sous les coups de la destinée et ne songent pas à invoquer Dieu dans leur détresse. Ils s'exposent à une mort prématurée, à l'instar des jeunes hommes qui se livrent à la prostitution sacrée. Notons qu'il est question d'un lupanar attendant au Temple

de Jérusalem en 2 Rois 23,7. Ceux qui se livrent aux excès sexuels meurent jeunes. C'est encore une caractéristique de la théologie de la rétribution que de penser que les pécheurs meurent forcément prématurément.

Dieu sauvera le malheureux par son malheur même, tandis que l'impie (le sans-Dieu) s'endurcira dans son affliction. Quand l'affligé accepte le sens de la souffrance qui lui est proposé par Dieu, il est délivré.

F. Elihou s'adresse directement à Job (versets 16 – 21)

Elihou donne son avis personnel à Job. Son propos n'est pas d'encourager Job au sein de sa peine, mais de l'exhorter à accepter l'instruction prodiguée par Dieu au travers de ses souffrances. Les mots et les constructions de ce passage sont souvent aussi obscurs que dans la plus énigmatique des poésies contemporaines. C'est une méditation sur la condition humaine, plus encore sur la condition croyante. Il est possible qu'Elihou fasse allusion à la prospérité passée de Job. Maintenant que Job est dans le malheur normalement réservé au méchant, qu'il ne défende pas sa cause comme le méchant. Qu'il ne songe pas à pouvoir acheter un chemin de vie libre de toute difficulté ; qu'il ne pense pas avoir les ressources nécessaires pour alléger ses souffrances. Qu'il se dispose bien au contraire à apprendre de ses épreuves. Ni les richesses ni les efforts ne lui permettront de résister, lui qui a tout perdu, y compris la vigueur physique. Que Job ne voie pas non plus dans la mort une solution ! Il ne peut trouver un refuge contre Dieu, ni dans la nuit, ni dans la richesse. Job est tenté de rejoindre les forces de la nuit, comme il avait déjà maudit le jour de sa naissance (cf. 3,3ss.). Elihou, aussi pénétré qu'il soit de la valeur éducatrice de la souffrance, est assez lucide pour se rendre compte qu'elle est une arme à double tranchant et qu'elle conduit souvent à aigrir celui qui en est frappé. Celui qui est éprouvé est tenté de préférer l'injustice à la souffrance.

G. Un appel à la louange du Dieu enseignant versets 22 – 25

Sa puissance fait de Dieu un précepteur incomparable. Si jusqu'ici il était question de Job, à partir de maintenant il ne sera plus question que de Dieu. Au lieu de s'engager dans un combat titanesque contre Dieu, Job est invité à se joindre au chœur universel louant Dieu et ainsi à dépasser ses réactions d'auto-défense. Toute démonstration du pouvoir de Dieu est en elle-même une instruction.

3. Pour aller plus loin

A. La souffrance pédagogique : le pour et le contre

Dans ce quatrième discours, Elihou se surpasse et atteint des hauteurs lyriques. Mais il est encore plus impressionnant dans ce qu'il dit. Il transcende notamment l'ancienne distinction entre le juste et le méchant qui occupe une place prépondérante dans la littérature psalmique et sapientielle. Cette distinction exerce une contrainte sur la pensée des amis de Job. Pour Elihou, le juste est lui aussi pécheur ; il a une perception plus réaliste, mais aussi plus fine que celle déployée par les amis de Job. La souffrance est un avertissement qui

suppose un péril. Dans un monde plongé dans le désordre, tout être reste exposé au mal, comme victime et comme acteur. Rien de pire qu'une souffrance gratuite, absurde, dépourvue de sens. Elle doit faire l'objet d'une reprise. Ainsi la souffrance en tant que telle n'est pas connotée positivement dans le témoignage biblique, mais ce qu'elle en fait peut grandir la personne humaine. Elihou ouvre la voie à une reprise théologique de la souffrance qui connaîtra un développement dans le Nouveau Testament, notamment dans l'Épître aux Hébreux : « Tout Fils qu'il était, il apprit par ses souffrances l'obéissance » (5,8). Cette affirmation d'ailleurs peut se réclamer de sources païennes, comme le rappelle A. Jollien : « Par un jeu de mots (ta pathémata mathemata : ce qui fait souffrir nous enseigne). Les Grecs ont tenté de forger une attitude, (...), à opposer aux tourments, à ce qui blesse et détruit. » Une notion grecque caractérise cette attitude, l'algodicée, ce qui signifie connaissance à travers la souffrance ; cette posture fondamentale exige de l'homme de tirer parti de tout, même de la douleur. Rien ne contredit plus l'algodicée que la résignation béate ou cynique des fatalistes. L'espérance ne s'enracine-t-elle pas précisément dans la certitude qu'il est permis de tirer profit de toute expérience, et surtout des plus cruelles ? S'il est aujourd'hui une notion qui occupe bien des réflexions, c'est la résilience, à savoir la faculté de rebondir et de s'en sortir en dépit des adversités qui sont transformées en une sorte de tremplin.

Mais tous ces traits intéressants des discours d'Elihou ont leur revers. Elihou continue de penser dans le cadre traditionnel de la théologie de la rétribution où la souffrance est vue peu ou prou comme une punition. Elihou n'échappe pas au soupçon de déployer une piété utilitariste où il est avantageux de se conformer à un certain modèle pour en tirer des avantages palpables et substantiels. De plus une souffrance inexplicée ou innocente est hors du champ d'expérience et de réflexion d'Elihou qui se montre imperméable à la problématique de Job.

La thèse fondamentale d'Elihou sur le rôle pédagogique et formateur de la souffrance doublée d'une vision de la souveraineté absolue de Dieu est exposée à la dérive d'imposer à celui qui souffre une soumission résignée et silencieuse devant l'état du monde conçu comme l'expression directe de la volonté de Dieu. Il n'y aurait alors plus qu'à se taire, comme Elihou le demande à Job. Connaître l'éventuelle utilité de son mal ne soulage guère celui qui est aux prises avec le mal et la souffrance. Même théoriquement élucidé, le problème du mal reste un drame existentiel. Le discours qui prétend juger de tout et tout maîtriser assené à l'être qui souffre ne fait qu'ajouter à ses souffrances le sentiment d'être jugé, incompris et de devoir plus que jamais un fardeau trop lourd pour ses épaules. « Reste la souffrance qui terrasse, sur laquelle l'homme n'a aucune prise. Ne la réduisons pas à de vains discours. La souffrance en soi est injustifiable. Elle n'enseigne rien à qui n'est que souffrant. S'il est indécent de faire l'apologie de la souffrance, les questions demeurent. »

A. Jollien poursuit et en conclut que « Chacun apporte ainsi son sens à la souffrance. Pour tenter de le trouver, je pressens, pour ma part, que seul je ne puis rien. Il me faut donc trouver les armes que d'autres ont forgées, leur emprunter les outils du combat. »

B) Job : l'homme de la rébellion titanesque ?

Le but d'Elihou est de rétablir Job par les moyens qu'il juge appropriés et non de prouver que Job est dans le faux (33,32). Certes, il n'abandonne pas l'idée d'une souffrance rétributive, mais il la déplace en direction d'une souffrance éducative. Il n'y a rien d'automatique dans tout cela, mais c'est un processus qui est visé. Il est vrai qu'Elihou ne répond pas au problème dont Job se plaint et il donne l'impression de s'enfermer dans un système théologique clos sur lui-même. Tous les acteurs du drame sont enfermés dans leurs systèmes de pensée. C'est sans doute la force du livre de Job que de montrer les limites des différents discours théologiques qui s'emballent. Job lui-même est dans cette situation d'enfermement et il doit passer par une prise de conscience qui le libère de ses propres présupposés. « Job se « convertit ». Il faut entendre par là qu'il tourne le dos à lui-même et au miroir dans lequel il ne cessait de se regarder souffrir. » (A. Houziaux) La souffrance n'est pas bénéfique en elle-même, mais elle déblaie le terrain pour une rencontre avec Dieu, où la créature humaine se trouve dépouillée et nue. Si sur le plan général on peut s'accorder avec la conception d'Elihou, force est pourtant de constater qu'il n'a pas touché juste en ce qui concerne Job. On ne voit pas en quoi Dieu a cherché à avertir Job par la souffrance pour lui éviter de succomber à la tentation. Le problème de Job est ailleurs : il ne voit pas du tout quel motif peut avoir Dieu de le frapper comme il le fait. Il n'empêche, Job se plaint, crie et déverse son incompréhension. Cette révolte va passer par un changement qualitatif, un changement d'ordre spirituel - une maturation - au gré des dialogues. M. Buber décrit ce cheminement : « Commencer par soi, mais non finir par soi ; se prendre pour point de départ, mais non pour but ; se connaître, mais non se préoccuper de soi. » M. Buber insiste sur la notion centrale du retour. « Retour signifie ici quelque chose de plus grand que repentir et pénitence ; il signifie que l'homme, qui s'est égaré dans le chaos et l'égoïsme, où il était toujours lui-même le but qu'il se fixait, trouve par un revirement de son être tout entier un chemin vers Dieu ; c'est-à-dire le chemin de la tâche particulière à laquelle Dieu l'a destiné, lui, cet homme particulier. »

Job ne sait plus où se réfugier devant l'inexorable logique de ses amis, la souffrance a fait voler en éclats ses propres schémas de pensée, il ne peut plus que se réfugier en Dieu, lui qui se découvre dépossédé de tout, sauf de sa révolte. Tout ne peut commencer à changer pour un homme tel que Job, se débattant sans fin avec la défense de sa propre intégrité, que lorsqu'il est confronté à sa propre limite. Job accède à l'ampleur du projet de Dieu, à la gratuité d'un amour en excès, « pour rien », lorsqu'il est dépouillé de tout – de sa démesure, de l'amertume de son angoisse, de l'hypertrophie de son moi. Ne reste plus à Job que sa relation passionnelle et obsessionnelle avec Dieu.

C) Conclusion poétique

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,

Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce prix, tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin de pleurs,
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encore de pluie et couverte de fleurs.
La nuit d'octobre
Musset

4. Et pour vous ?

Le discours d'Elihou apporte-il du neuf dans le débat entre Job et ses amis ou n'est-il qu'une autre manière de justifier l'injustifiable ?
Pensez-vous qu'il soit possible d'apprendre de la souffrance ? Avez-vous vécu de tels moments ?

Bibliographie

BUBER M., *Le Chemin de l'homme*, Monaco, Rocher, 1948

JOLLIEN A., *Le Métier d'homme*, Bruxelles, Seuil, 2002